

la **PASSION** selon **THÉO**

Entre Plogoff et le Larzac, les plus âgés d'entre nous ont gardé en mémoire les fabuleux concerts d'Orchestre Rouge, puis de Passion Fodder, menés par Théo Hakola. Avant sa prochaine tournée, ce dernier siffle quelques pastis avec la Vache. Morceaux choisis.



- Te définis-tu comme un chanteur engagé ?

Non, bien que je ne trouve pas ça surprenant ou déplaisant si l'on me considère comme tel. Mais souvent

les "chanteurs engagés" ne se préoccupent pas autant que moi des rapports entre les êtres humains et des histoires d'amour (les dégâts de l'amour, les plaisirs de l'amour, les défis de l'amour, blah blah blah). Ma prétention serait de marier Hank Williams à Woody Guthrie : le premier qui ne racontait que ses misères de cœur, morceau après morceau ; le second, chanteur contestataire, qui parlait des ouvriers et des paysans au chômage dans les années 30, puis a chanté en soutien à la République espagnole. Avec, en plus, une touche de Baudelaire. Et ce que je viens de décrire, en fait, c'est Bob Dylan : ce n'est donc pas étonnant si j'ai été emballé par Dylan depuis l'âge de douze ans.

- Comme Woody Guthrie, tu as milité contre le franquisme. Comment en es-tu venu là ?

J'ai fait de la politique depuis l'âge de quinze ans. A l'université, j'ai découvert la guerre civile espagnole qui m'a naturellement intéressé vu que j'étais porté sur l'histoire, la littérature, la politique et les guerres... J'ai même fini par donner un cours à la fac sur la guerre civile espagnole !...

Comme je voulais militer activement pour cette cause, j'ai trouvé un boulot dans le Comité américain pour l'Espagne démocratique, juste avant la mort de Franco, en 1975. En plus d'un travail de solidarité classique, nous, aux Etats-Unis, on devait se battre contre le soutien américain au régime franquiste, soutien militaire et économique. C'était agréable d'être engagé à plein temps, jusqu'à en être vraiment fatigué, et d'avoir le plaisir d'un petit succès en Amérique ou en Espagne. J'avais trouvé une place pour moi dans une lutte politique particulière et c'était une bonne chose. L'Espagne était le moteur de ma vie à ce moment-là : mon engagement, mes études, un projet de scénario pour un film qui a failli se faire sur la guerre d'Espagne... Après la mort de Franco, j'ai donc tourné en rond un petit moment avant de tomber dans la musique...

- Par qui encore ta musique a-t-elle été influencée ?

plus. J'aime certaines chansons, comme *India Song*, qui est une des chansons les plus belles du monde. J'aurais bien aimé écrire cette chanson.

- Actuellement, quels sont les groupes français que tu écoutes avec plaisir ?

Les Hurlleurs, dont j'ai produit le dernier disque : leur musique me touche beaucoup...

- Et Noir Désir ?

Il m'est difficile d'en parler car je les aime tellement humainement. Musicalement parlant, il suivent maintenant une piste qui m'intéresse moins. Par exemple, j'aime la chanson *Tostaky* : je suis touché par sa puissance musicale, la voix, le rythme de la guitare, mais si je ne les connaissais pas, je n'aurais pas pris la peine de découvrir cet album, j'aurais été refoulé par la nature générale de la musique. J'ai beaucoup de respect pour Noir Désir. C'est agréable de voir des gens qui ne sont pas des "vendus", malgré leur succès. Ils auraient pu être encore plus célèbres. Mais ils ont dit "non" à toutes les émissions merdiques qu'ils ne voulaient pas faire quand ils étaient chez Barclay. Evidemment, je suis très envieux : je voudrais pouvoir dire non à tout et juste faire ma musique. Mais c'est bien de voir des gens comme eux, ou les Rita Mitsouko, qui l'ont fait.

- Et parmi la nouvelle "pop française", y a-t-il des chanteurs que tu aimes bien ?

Pour schématiser, non. Les textes de Miossec sont intelligents, il parle bien du foot mais ça ne me touche pas. Dominique A est malin, c'est mignon, mais plutôt risible comme chant. Ce sont tous les deux des gens dignes de respect, mais musicalement, ça me laisse froid. J'entends Dominique A et j'ai envie d'écouter *Smells like Teen Spirit* live de Nirvana. Le terme même de "pop française" me laisse froid : ça m'évoque *Les Inrockuptibles*, et ce qu'ils ont soutenu depuis toujours - quelque chose de propre, clean, sans tranchant dans la pop anglaise à la mode.

- Revenons à ta musique : quelle vision as-tu maintenant de tes deux premiers groupes, Orchestre Rouge et Passion Fodder ?

Les deux albums d'Orchestre Rouge ne me semblent pas très intéressants à écouter maintenant. Mais c'était une très bonne école. Je me cherchais

surprenant ou déplaisant si l'on me considère comme tel. Mais souvent

les "chanteurs engagés" ne se préoccupent pas autant que moi des rapports entre les êtres humains et des histoires d'amour (les dégâts de l'amour, les plaisirs de l'amour, les défis de l'amour, blah blah blah). Ma prétention serait de marier Hank Williams à Woody Guthrie : le premier qui ne racontait que ses misères de cœur, morceau après morceau ; le second, chanteur contestataire, qui parlait des ouvriers et des paysans au chômage dans les années 30, puis a chanté en soutien à la République espagnole. Avec, en plus, une touche de Baudelaire. Et ce que je viens de décrire, en fait, c'est Bob Dylan : ce n'est donc pas étonnant si j'ai été emballé par Dylan depuis l'âge de douze ans.

- Comme Woody Guthrie, tu as milité contre le franquisme. Comment en es-tu venu là ?

J'ai fait de la politique depuis l'âge de quinze ans. A l'université, j'ai découvert la guerre civile espagnole qui m'a naturellement intéressé vu que j'étais porté sur l'histoire, la littérature, la politique et les guerres... J'ai même fini par donner un cours à la fac sur la guerre civile espagnole !...

Comme je voulais militer activement pour cette cause, j'ai trouvé un boulot dans le Comité américain pour l'Espagne démocratique, juste avant la mort de Franco, en 1975. En plus d'un travail de solidarité classique, nous, aux Etats-Unis, on devait se battre contre le soutien américain au régime franquiste, soutien militaire et économique. C'était agréable d'être engagé à plein temps, jusqu'à en être vraiment fatigué, et d'avoir le plaisir d'un petit succès en Amérique ou en Espagne. J'avais trouvé une place pour moi dans une lutte politique particulière et c'était une bonne chose. L'Espagne était le moteur de ma vie à ce moment-là : mon engagement, mes études, un projet de scénario pour un film qui a failli se faire sur la guerre d'Espagne... Après la mort de Franco, j'ai donc tourné en rond un petit moment avant de tomber dans la musique...

- Par qui encore ta musique a-t-elle été influencée ?

Quand j'ai découvert Baudelaire et Rimbaud, j'ai pensé à Dylan. Sans le savoir, j'ai été influencé par Baudelaire à travers les chansons de Dylan. A l'époque de Fat Tuesday, le deuxième album de Passion Fodder, quand le *New Musical Express* a parlé de moi comme «*Baudelaire avec une guitare électrique*», j'ai été très flatté, surtout que je n'avais pas lu plus de quatre strophes de Baudelaire. Je me suis alors plongé dans Baudelaire, Rimbaud, le XIXème siècle. Jusque là, j'avais plutôt lu Neruda qui, comme Dylan, peut parler magnifiquement de l'amour et de la politique. Le meilleur poème sur la guerre civile espagnole, pour moi, c'est «*J'explique quelque chose*» de Neruda.

En fait, j'ai commencé la musique parce que je trouvais la poésie chantée plus intéressante que la poésie dite, ou la poésie lue. Et aussi parce qu'il y avait des mecs comme les Clash qui chantaient *White man in Hammersmith Palais*, une chanson qui m'a changé la vie - autant de puissance sonore et de tranchant musical avec un texte pareil : «*You think that's funny, turning rebellion into money ?*».

- Et en ce qui concerne la musique française ?
Je trouve Jacques Brel magnifique : *La chanson des vieux amants* est une des musiques que j'aime le

- Actuellement, quels sont les groupes français que tu écoutes avec plaisir ?

Les Hurlleurs, dont j'ai produit le dernier disque : leur musique me touche beaucoup...

- Et Noir Désir ?

Il m'est difficile d'en parler car je les aime tellement humainement. Musicalement parlant, il suivent maintenant une piste qui m'intéresse moins. Par exemple, j'aime la chanson *Tostaky* : je suis touché par sa puissance musicale, la voix, le rythme de la guitare, mais si je ne les connaissais pas, je n'aurais pas pris la peine de découvrir cet album, j'aurais été refoulé par la nature générale de la musique. J'ai beaucoup de respect pour Noir Désir. C'est agréable de voir des gens qui ne sont pas des "vendus", malgré leur succès. Ils auraient pu être encore plus célèbres. Mais ils ont dit "non" à toutes les émissions merdiques qu'ils ne voulaient pas faire quand ils étaient chez Barclay. Evidemment, je suis très envieux : je voudrais pouvoir dire non à tout et juste faire ma musique. Mais c'est bien de voir des gens comme eux, ou les Rita Mitsouko, qui l'ont fait.

- Et parmi la nouvelle "pop française", y a-t-il des chanteurs que tu aimes bien ?

Pour schématiser, non. Les textes de Miossec sont intelligents, il parle bien du foot mais ça ne me touche pas. Dominique A est malin, c'est mignon, mais plutôt risible comme chant. Ce sont tous les deux des gens dignes de respect, mais musicalement, ça me laisse froid. J'entends Dominique A et j'ai envie d'écouter *Smells like Teen Spirit* live de Nirvana. Le terme même de "pop française" me laisse froid : ça m'évoque *Les Inrockuptibles*, et ce qu'ils ont soutenu depuis toujours - quelque chose de propre, clean, sans tranchant dans la pop anglaise à la mode.

- Revenons à ta musique : quelle vision as-tu maintenant de tes deux premiers groupes, Orchestre Rouge et Passion Fodder ?

Les deux albums d'Orchestre Rouge ne me semblent pas très intéressants à écouter maintenant. Mais c'était une très bonne école. Je me cherchais et, à travers l'expérience de ces deux albums et ces trois ans de vie fort agréables (tournées, concerts...), j'ai mieux compris ce que je voulais faire. J'ai peaufiné cela dans les deux premiers albums de Passion Fodder. Pour moi, même le premier album de Passion Fodder, écrase les deux albums d'Orchestre Rouge, au niveau de la musique et des textes. A partir du troisième Passion Fodder, tout va bien pour moi. Le premier et le deuxième disques, que j'aime beaucoup, présentent encore quelques faiblesses, en texte : un manque de rigueur, une trop grande facilité, c'était paresseux. Maintenant, je pense maîtriser de mieux en mieux l'écriture, mais je suis de plus en plus exigeant avec moi-même.

- Tu te réfères souvent à Dieu (*Pray anarchist, Prière Profane...*) alors que tu te dis athée et critiques les croyants : est-ce une contradiction ?

C'est vrai que je cite souvent la Bible et la religion, mais comme des références classiques, auxquelles tout le monde peut se reporter. J'ai été formé par la religion très jeune, c'est donc ma langue. C'est la langue du blues aussi : chanson après chanson, le blues raconte la misère de ces types qui sont

croyants, mais ont commis des tas de péchés qui les conduiront en enfer... Je ne suis vraiment pas croyant, mais je m'approprie ce langage pour mieux me faire comprendre, alors je dis à Dieu : «*donne-moi du crack*».

- A part cet album, quels sont tes projets actuels ?

Tous les trucs que je fais se nourrissent entre eux : j'ai écrit un roman - non publié - duquel j'ai tiré certaines de mes chansons, un scénario et surtout une pièce de théâtre, *La Chanson du Zorro andalou*. C'est d'ailleurs le titre d'une des chansons (*The Andalusian Zorro song*) du troisième album de Passion Fodder. Trois des chansons du premier album de Theo Hakola se trouvent dans la pièce, ainsi qu'une chanson (*La Boussole*) de *The Confession* : cette pièce est en effet un "Songspiel" à la Brecht/Weil. C'est la légende de Zorro transposée en Andalousie en 1936, juste avant le début de la guerre civile. J'ai obtenu une bourse pour la monter en France : le metteur en scène est François Robinson, Jeanne Balibar (*La Croisade d'Anne Buridan*) va jouer le rôle féminin et moi le rôle de Miguel Angel, un Zorro minable. Bientôt aura lieu une lecture publique pour des acheteurs et des théâtres. J'espère que la pièce sera jouée pour le public d'ici un an...

- On change de sujet : tu as vécu aux Etats-Unis et en France : de quel pays te sens-tu proche ?

Je me sens très américain : ma jeunesse a été riche d'amitiés, de nature (les truites, les chevaux, les chiens, les montagnes...), une richesse autre que culturelle. Même si pour certains Américains, j'ai des aspects européens, je resterai toujours américain, toujours.

- Et que penses-tu de l'américanisation de la France ?

Je ne le supporte pas : je trouve ça affreux, affreux. Vous prenez les pires côtés de mon pays (les mauvaises séries télé, les fast-food, les supermarchés, la privatisation de la télévision et de la bande FM). Le confort matériel des Etat-Unis me manque pourtant : tout est pratique, facile là-bas...

- En tant qu'Américain, comment vois-tu le politiquement correct ?

Au fond, je suis politiquement correct. Par exemple, je ne peux pas dire le mot N.I.G.G.E.R. Mais les abus du politiquement correct aux Etat-Unis sont invraisemblables : tout le monde est devenu sursensible. Influencé par les talk-shows psychologisant, le politiquement correct a complètement envahi le pays : au lieu de dire «*c'est raciste*», on dit «*it's offensive*», parce que «*ça pourrait gêner un garçon de douze ans dans son amour propre*». C'est paternaliste, ennuyeux, c'est comme une camisole de force qui opprime tout : il n'y a plus de place pour l'auto-critique, qui est politiquement riche et fait partie d'une longue et belle tradition de recherche intellectuelle et de militantisme.

- La Vache folle se définit comme "politiquement j'temmerde". L'écologie politique

est-elle un mouvement qui t'intéresse ?

Je ne suis pas trop le mouvement écolo aux États-Unis, mais les idées oui, à mort. On est en train de se tuer par la consommation : il faut consommer toujours plus. Quand je vois tout ce que je consomme, tout ce que je jette, moi qui ne consomme presque rien... Maintenant, quand on n'a pas d'argent, on a l'impression de souffrir plus que dans les années 50, puisqu'il y a tellement de richesses autour de nous. Mais personne aux États-Unis, pas même Jessie Jackson et la gauche du parti Démocrate, ne tient un discours anti-capitaliste et anti-marché. C'est le mode de vie qui devrait être remis en cause, et c'est pour cela que je me sens proche des idées écologistes - je le dis d'ailleurs dans mes chansons.

- Aujourd'hui, est-ce qu'il y a des causes dans lesquelles tu as envie de t'investir comme tu l'avais fait pour la République espagnole ?

Il y a beaucoup de choses qui me révoltent, mais quoi faire est l'un de mes grands problèmes personnels... La lutte contre l'extrême-droite chrétienne américaine est peut-être la cause qui me concerne le plus : il faudrait contrer les Républicains sur le terrain des valeurs familiales puisque c'est justement la politique réactionnaire des Républicains qui tue le plus la famille, qui sappe l'éducation, les crèches, qui empêche d'élever les enfants tranquillement, qui donne des "familles cassées" et façonne des jeunes de moins en moins éduqués, de moins en moins capables de se défendre autrement que par le crime. Ça me rend malade mais je ne vois pas trop ce que je peux faire. La gauche américaine en général est en voie de "balkanisation", plus grave que ça, tu meurs. C'est chacun pour soi : les Noirs, les femmes, les homosexuels, les Mexicains, les Portoricains... Ce sont juste des groupes de couleurs et d'orientations sexuelles différentes qui se défendent. Même hors du parti Démocrate, je n'ai pas vu de mouvement dans lequel je pourrais m'investir...

De plus, l'énergie que je dépense pour maintenir à flot le navire de ma musique, est tellement grande que je n'aurais pas pu être efficace sur le plan politique.

- Tes chansons se ressentent de cette révolte...

Je fais passer ma révolte dans ma musique : *Prière profane* ou *The Confession*, dans mon dernier album, évoquent cette frustration. Mais, je dois ajouter qu'au fil du temps, mon métier principal est de faire de la musique et c'est peut-être la chose que je fais le mieux, mieux que la politique. J'aimerais vendre plus de disques, d'abord pour payer mes musiciens, mais surtout pour avoir un micro envers le monde. Quand je vois tous ces crétins, comme Sting, parler de politique, j'ai envie de ce micro, pour faire avancer la politique que je prône et tisser des contacts avec d'autres gens qui partagent mes idées : sans être révolutionnaires, être contre le capitalisme et la société de consommation à notre façon. Si je vendais autant de disques que Springsteen, je pourrais apporter une plus grande contribution au monde : ce serait un tellement grand plaisir pour moi de gagner cet argent et de faire autre chose avec.

Félicienne, Chanoine Kir et leurs amis